

Concours de nouvelles 2020

1^{er} prix
des nouvelles
en français

Là, maintenant

Mia Viel Poussereau

*Zhao a zhao a zhao peng you**, elle chante, *Zhao a zhao a zhao peng you*, pleure doucement, *Jing se li a wo wo shou*, souffle profondément, *Ni shi wo de hao peng you*, en faisant des ronds sur son ventre du bout des doigts, *Zai jian...*

Elle commence à fatiguer aussi, je le sens ; son pouls qui ralentit, sa respiration qui devient plus disparate et en même temps plus profonde. L'air commence à manquer alors elle ventile, ou plutôt elle prend et retient, garde tout jalousement jusqu'à l'asphyxie. Ce qu'elles ont comme forces les mères en souffrance pour tenir ainsi dans l'attente ! La mienne me paraît semblable à une boule électrique gorgée d'énergie sur le point d'exploser. Mais elle tient, encore, plus, teste ses propres limites et joue sur les miennes. Sa patience semble dire : « il finira bien par sortir cet enfant, il ne peut pas rester ici éternellement ». Nous pourrions être à l'aube de l'apocalypse, au cœur d'une tempête, perdues au milieu de l'océan ou plongées dans une foule en délire ; tout cela n'aurait aucune importance. Il n'y a qu'elle et moi qui importent là, maintenant, et la musique, *Zhao a zhao a zhao peng you...*

Tenez bon māmā, j'arrive. C'est ce que j'aimerais lui faire comprendre, mais ce serait la tromper et elle le sait. Ils disent cela en Europe, je crois, que la vérité sort de la bouche des enfants. Alors moi, bébé, pas même encore enfant, pas même encore né, comment pourrais-je la tromper ? Au fond d'elle, au fin fond de son ventre bombé dont l'élasticité a plus que fait ses preuves, elle est consciente que je veux rester. Oui, je veux faire de cette petite grotte chaude et humide ma demeure éternelle, mon petit coin de paradis. Je veux écouter le son de sa voix douce comme l'écho lointain d'un ange pour le restant des jours qui ne me sont jamais venus. Pourtant, c'est ce même écho qui me demande de faire un choix, là, maintenant : « tu sors ou tu meurs, mais tu ne peux pas rester bébé ». Est-ce cela qu'elle me dit māmā ? Est-ce cela qu'il me dit l'écho ? C'est la décision la plus importante de

* Comptine traditionnelle chinoise sur l'importance de l'amitié.

Concours organisé
en partenariat avec l'UCO

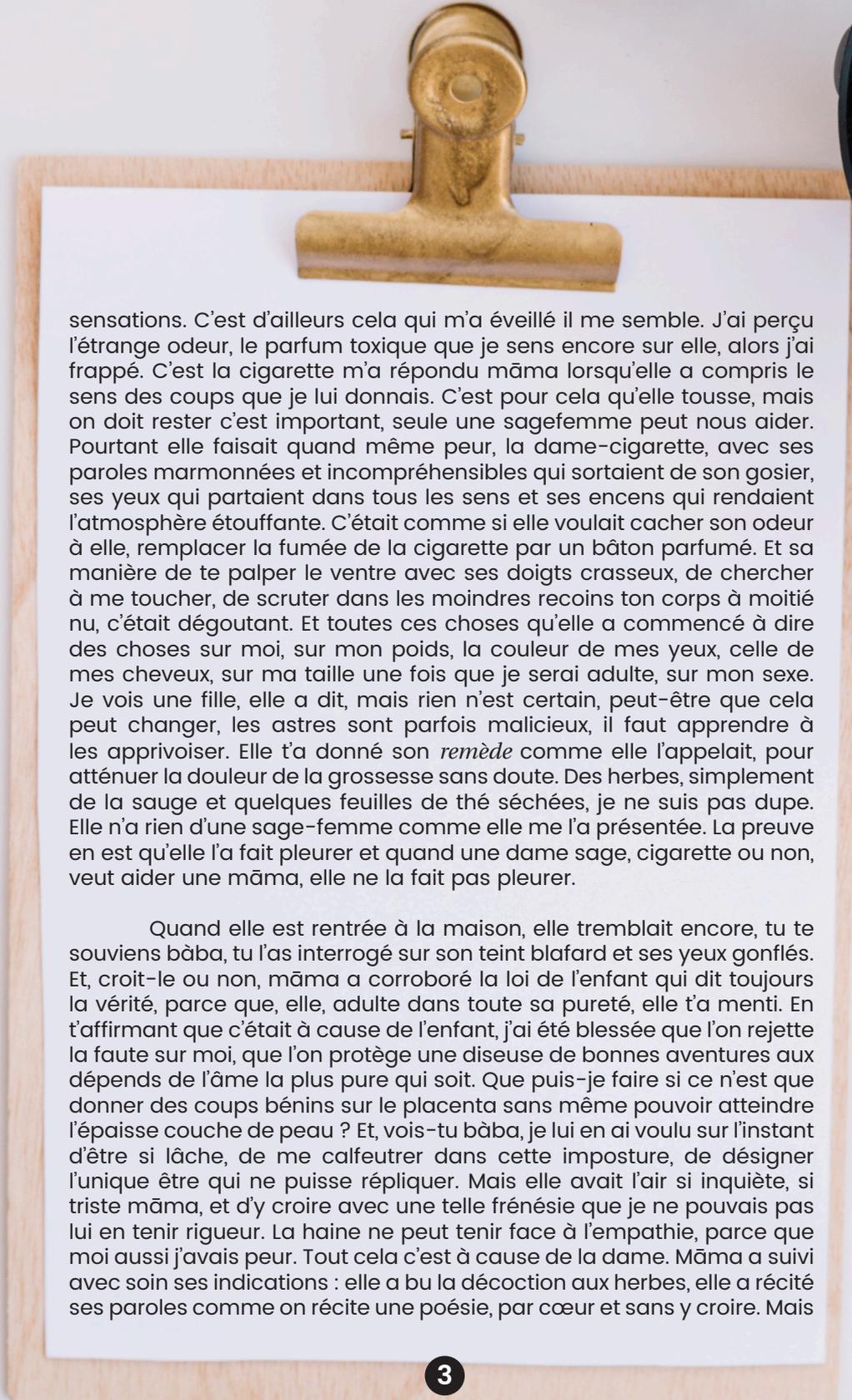
Concours de nouvelles 2020

toute ma vie et je dois la prendre avant de vivre, c'est absurde.

Je l'entends aussi, l'autre, fixé sur sa chaise dans un coin de la chambre avec sa voix grave qui revient souvent, en boucle, cherchant non pas à me convaincre moi, mais lui-même : « il finira bien par se décider, il finira bien par sortir, ce n'est qu'une question de minutes ». Mais, elles sont longues tes minutes, bàba, on dirait bien qu'elles se transforment en heures d'ailleurs. Et tout cela pour quoi ? Je ne suis pas plus décidée qu'avant. Je dirais même que ces minutes, bàba, elles me font douter, redouter l'instant inévitable, qu'il soit dans la vie ou dans la mort. Tout dépend de mon choix, là, maintenant, dans lequel je sens bien qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas entièrement rond. Mon attente leur semble aussi longue que la respiration de māmā. Dans l'air qu'elle respire, si elle cherche de l'énergie, c'est de l'appréhension qu'elle trouve. Cela dit bàba, tu n'as pas l'air d'être très à l'aise non plus. Aux dires des grincements de ta voix, il y a une nervosité inapparente et pourtant si palpable. Ton timbre est bas, plus que d'habitude en tout cas, presque rauque, comme s'il avait considérablement vieilli. C'est la voix d'un vieux sage fatigué de jouer avec ses cordes vocales pour prêcher la bonne parole. Mêlé au chant de māmā, le tien lui donne une couleur bien étrange et le contraste rend l'atmosphère troublante. Il y a un je-ne-sais-quoi qui me fait croire que le choix de sortir, là, maintenant, n'est peut-être pas le meilleur finalement. J'ai besoin de réfléchir, de plus de temps et me voilà bloqué au bord d'un précipice, prêt à sauter sans être totalement sûre que le cordon ombilical qui me retient ne lâchera pas quelques dizaines de mètres plus bas. Pourtant, au début, j'avais pris ma décision, je mourrais d'envie de respirer l'air, de sortir moi aussi, c'est d'ailleurs pour cela que j'ai donné l'alerte. Les contractions, la douleur lancinante dans le ventre, dans le dos, et le reste, c'était un choix bien réfléchi, bien muri depuis le début.

Mais voilà, tout cela, c'est à cause de la dame près de la fenêtre, mains jointes, dos droit et regard immuable qui ne serait perturbé par aucun battement de cils. Je la reconnais, elle tousse parfois, comme la dernière fois. Māmā et moi, on l'a déjà rencontré, tu n'étais pas là bàba donc tu ne peux pas t'en souvenir mais nous, on la connaît et moi, je ne l'aime pas. Peu importe son visage de vieille aïeule, elle n'inspire pas confiance la dame, je te l'assure. C'était il y a trois mois, je m'en souviens à la perfection parce que c'est à ce moment précis que j'ai commencé à prendre mes marques. Elle fut parmi mes premières

Concours de nouvelles 2020

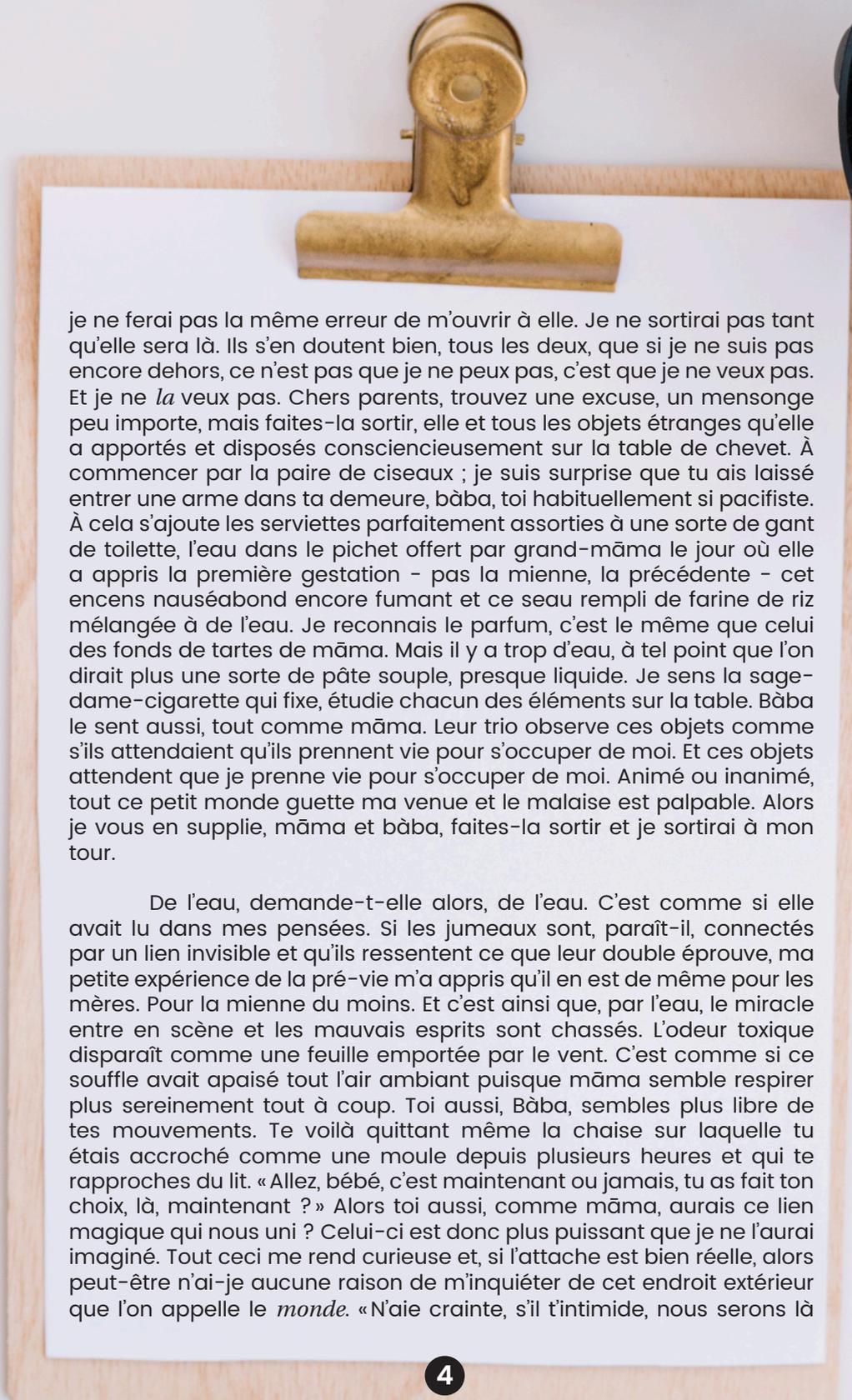


sensations. C'est d'ailleurs cela qui m'a éveillé il me semble. J'ai perçu l'étrange odeur, le parfum toxique que je sens encore sur elle, alors j'ai frappé. C'est la cigarette m'a répondu māmā lorsqu'elle a compris le sens des coups que je lui donnais. C'est pour cela qu'elle tousse, mais on doit rester c'est important, seule une sagefemme peut nous aider. Pourtant elle faisait quand même peur, la dame-cigarette, avec ses paroles marmonnées et incompréhensibles qui sortaient de son gosier, ses yeux qui partaient dans tous les sens et ses encens qui rendaient l'atmosphère étouffante. C'était comme si elle voulait cacher son odeur à elle, remplacer la fumée de la cigarette par un bâton parfumé. Et sa manière de te palper le ventre avec ses doigts crasseux, de chercher à me toucher, de scruter dans les moindres recoins ton corps à moitié nu, c'était dégoûtant. Et toutes ces choses qu'elle a commencé à dire des choses sur moi, sur mon poids, la couleur de mes yeux, celle de mes cheveux, sur ma taille une fois que je serai adulte, sur mon sexe. Je vois une fille, elle a dit, mais rien n'est certain, peut-être que cela peut changer, les astres sont parfois malicieux, il faut apprendre à les apprivoiser. Elle t'a donné son *remède* comme elle l'appelait, pour atténuer la douleur de la grossesse sans doute. Des herbes, simplement de la sauge et quelques feuilles de thé séchées, je ne suis pas dupe. Elle n'a rien d'une sage-femme comme elle me l'a présentée. La preuve en est qu'elle l'a fait pleurer et quand une dame sage, cigarette ou non, veut aider une māmā, elle ne la fait pas pleurer.

Quand elle est rentrée à la maison, elle tremblait encore, tu te souviens bāba, tu l'as interrogé sur son teint blafard et ses yeux gonflés. Et, croit-le ou non, māmā a corroboré la loi de l'enfant qui dit toujours la vérité, parce que, elle, adulte dans toute sa pureté, elle t'a menti. En t'affirmant que c'était à cause de l'enfant, j'ai été blessée que l'on rejette la faute sur moi, que l'on protège une diseuse de bonnes aventures aux dépens de l'âme la plus pure qui soit. Que puis-je faire si ce n'est que donner des coups bénins sur le placenta sans même pouvoir atteindre l'épaisse couche de peau ? Et, vois-tu bāba, je lui en ai voulu sur l'instant d'être si lâche, de me calfeutrer dans cette imposture, de désigner l'unique être qui ne puisse répliquer. Mais elle avait l'air si inquiète, si triste māmā, et d'y croire avec une telle frénésie que je ne pouvais pas lui en tenir rigueur. La haine ne peut tenir face à l'empathie, parce que moi aussi j'avais peur. Tout cela c'est à cause de la dame. Māmā a suivi avec soin ses indications : elle a bu la décoction aux herbes, elle a récité ses paroles comme on récite une poésie, par cœur et sans y croire. Mais

Concours organisé
en partenariat avec l'UCO

Concours de nouvelles 2020

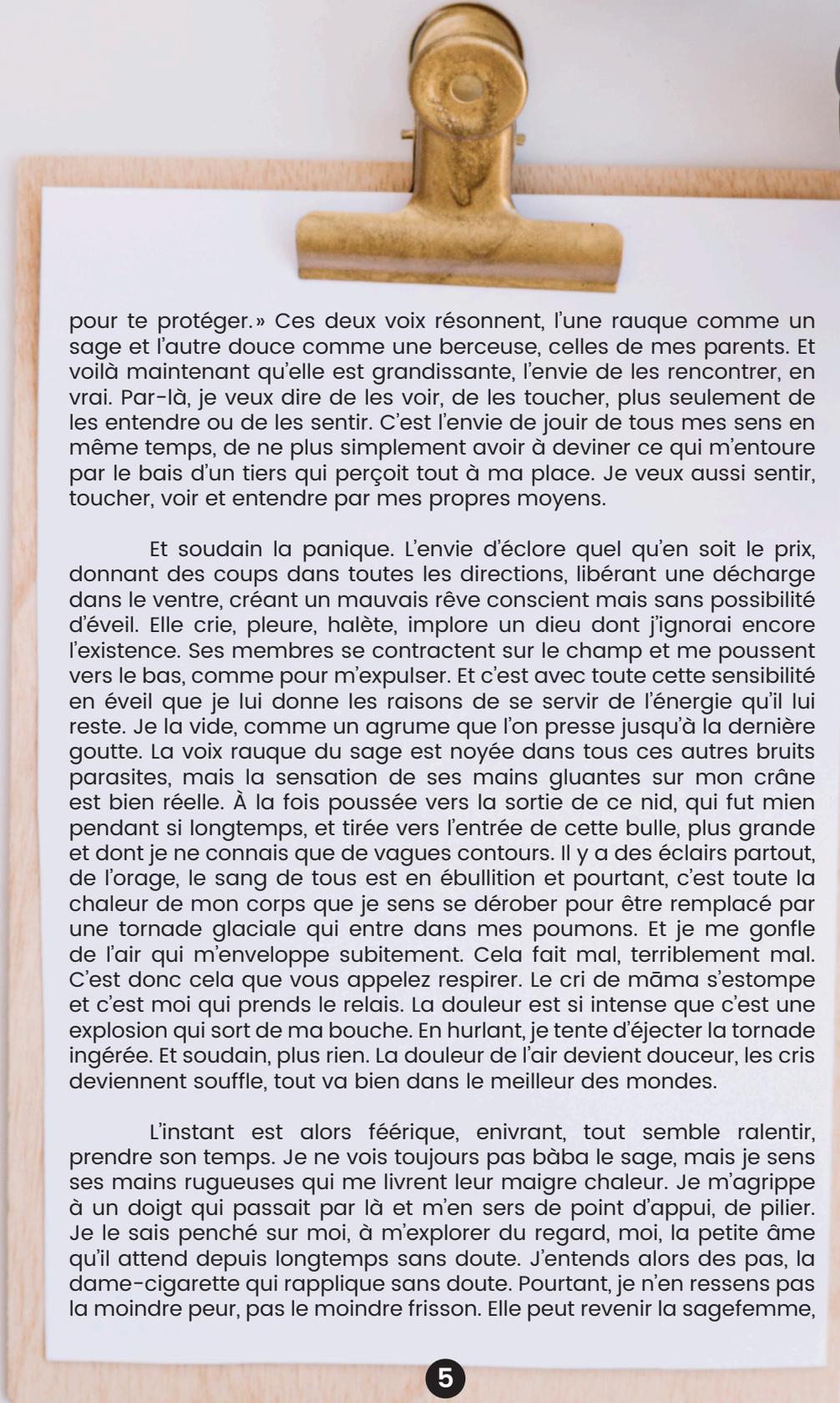


je ne ferai pas la même erreur de m'ouvrir à elle. Je ne sortirai pas tant qu'elle sera là. Ils s'en doutent bien, tous les deux, que si je ne suis pas encore dehors, ce n'est pas que je ne peux pas, c'est que je ne veux pas. Et je ne *la* veux pas. Chers parents, trouvez une excuse, un mensonge peu importe, mais faites-la sortir, elle et tous les objets étranges qu'elle a apportés et disposés consciencieusement sur la table de chevet. À commencer par la paire de ciseaux ; je suis surprise que tu ais laissé entrer une arme dans ta demeure, bàba, toi habituellement si pacifiste. À cela s'ajoute les serviettes parfaitement assorties à une sorte de gant de toilette, l'eau dans le pichet offert par grand-māma le jour où elle a appris la première gestation - pas la mienne, la précédente - cet encens nauséabond encore fumant et ce seau rempli de farine de riz mélangée à de l'eau. Je reconnais le parfum, c'est le même que celui des fonds de tartes de māma. Mais il y a trop d'eau, à tel point que l'on dirait plus une sorte de pâte souple, presque liquide. Je sens la sage-dame-cigarette qui fixe, étudie chacun des éléments sur la table. Bàba le sent aussi, tout comme māma. Leur trio observe ces objets comme s'ils attendaient qu'ils prennent vie pour s'occuper de moi. Et ces objets attendent que je prenne vie pour s'occuper de moi. Animé ou inanimé, tout ce petit monde guette ma venue et le malaise est palpable. Alors je vous en supplie, māma et bàba, faites-la sortir et je sortirai à mon tour.

De l'eau, demande-t-elle alors, de l'eau. C'est comme si elle avait lu dans mes pensées. Si les jumeaux sont, paraît-il, connectés par un lien invisible et qu'ils ressentent ce que leur double éprouve, ma petite expérience de la pré-vie m'a appris qu'il en est de même pour les mères. Pour la mienne du moins. Et c'est ainsi que, par l'eau, le miracle entre en scène et les mauvais esprits sont chassés. L'odeur toxique disparaît comme une feuille emportée par le vent. C'est comme si ce souffle avait apaisé tout l'air ambiant puisque māma semble respirer plus sereinement tout à coup. Toi aussi, Bàba, sembles plus libre de tes mouvements. Te voilà quittant même la chaise sur laquelle tu étais accroché comme une moule depuis plusieurs heures et qui te rapproches du lit. « Allez, bébé, c'est maintenant ou jamais, tu as fait ton choix, là, maintenant ? » Alors toi aussi, comme māma, aurais ce lien magique qui nous uni ? Celui-ci est donc plus puissant que je ne l'aurai imaginé. Tout ceci me rend curieuse et, si l'attache est bien réelle, alors peut-être n'ai-je aucune raison de m'inquiéter de cet endroit extérieur que l'on appelle le *monde*. « N'aie crainte, s'il t'intimide, nous serons là

Concours organisé
en partenariat avec l'UCO

Concours de nouvelles 2020



pour te protéger.» Ces deux voix résonnent, l'une rauque comme un sage et l'autre douce comme une berceuse, celles de mes parents. Et voilà maintenant qu'elle est grandissante, l'envie de les rencontrer, en vrai. Par-là, je veux dire de les voir, de les toucher, plus seulement de les entendre ou de les sentir. C'est l'envie de jouir de tous mes sens en même temps, de ne plus simplement avoir à deviner ce qui m'entoure par le bais d'un tiers qui perçoit tout à ma place. Je veux aussi sentir, toucher, voir et entendre par mes propres moyens.

Et soudain la panique. L'envie d'éclorre quel qu'en soit le prix, donnant des coups dans toutes les directions, libérant une décharge dans le ventre, créant un mauvais rêve conscient mais sans possibilité d'éveil. Elle crie, pleure, halète, implore un dieu dont j'ignorai encore l'existence. Ses membres se contractent sur le champ et me poussent vers le bas, comme pour m'expulser. Et c'est avec toute cette sensibilité en éveil que je lui donne les raisons de se servir de l'énergie qu'il lui reste. Je la vide, comme un agrume que l'on presse jusqu'à la dernière goutte. La voix rauque du sage est noyée dans tous ces autres bruits parasites, mais la sensation de ses mains gluantes sur mon crâne est bien réelle. À la fois poussée vers la sortie de ce nid, qui fut mien pendant si longtemps, et tirée vers l'entrée de cette bulle, plus grande et dont je ne connais que de vagues contours. Il y a des éclairs partout, de l'orage, le sang de tous est en ébullition et pourtant, c'est toute la chaleur de mon corps que je sens se dérober pour être remplacé par une tornade glaciale qui entre dans mes poumons. Et je me gonfle de l'air qui m'enveloppe subitement. Cela fait mal, terriblement mal. C'est donc cela que vous appelez respirer. Le cri de māma s'estompe et c'est moi qui prends le relais. La douleur est si intense que c'est une explosion qui sort de ma bouche. En hurlant, je tente d'éjecter la tornade ingérée. Et soudain, plus rien. La douleur de l'air devient douceur, les cris deviennent souffle, tout va bien dans le meilleur des mondes.

L'instant est alors féérique, enivrant, tout semble ralentir, prendre son temps. Je ne vois toujours pas bāba le sage, mais je sens ses mains rugueuses qui me livrent leur maigre chaleur. Je m'agrippe à un doigt qui passait par là et m'en sers de point d'appui, de pilier. Je le sais penché sur moi, à m'explorer du regard, moi, la petite âme qu'il attend depuis longtemps sans doute. J'entends alors des pas, la dame-cigarette qui rapplique sans doute. Pourtant, je n'en ressens pas la moindre peur, pas le moindre frisson. Elle peut revenir la sagefemme,

*Concours organisé
en partenariat avec l'UCO*

Concours de nouvelles 2020



puisque c'est comme telle que māma l'appelle, mais elle ne peut rien faire contre des mains si larges, contre un corps si long. Elle le sait d'ailleurs, la maudite, c'est pourquoi elle ne dépasse pas le seuil, impuissante.

«C'est une fille ?» La question de māma fixant la sagefemme - tête légèrement relevée et regard étincelant - semble trouver sa réponse avant même de s'être posée. Elle ressemble plus à une affirmation, presque un verdict. C'est une fille. «Oui», répond la sagefemme-cigarette d'un ton insipide. La tête de māma retombe sur matelas de paille et l'autre s'éloigne sans bruit laissant la collection d'objets toujours bien rangée sur la table de chevet. Bāba se tourne vers māma, ses bras en berceau. «Tu as entendu Jiao ? c'est une fille. Il faut faire un choix, là, maintenant, on la garde ?» Un hoquet dans la voix, il se tourne vers le seau de pâte.

Zhao a zhao a zhao peng you, elle chante, *Zhao a zhao a zhao peng you*, pleure doucement, *Jing se li a wo wo shou*, souffle profondément, *Ni shi wo de hao peng you*, en faisant des lignes sur son ventre du bout des doigts, *Zai jian...*

En 1979, une politique de l'enfant unique, mise en place par le gouvernement de la république populaire de Chine, pénalisait les parents ayant plus d'un enfant. Cette loi destinée à contrôler la démographie du pays a été responsable de l'élimination de 500 000 à 600 000 filles par an à cause des pratiques discriminatoires traditionnelles. De nombreuses femmes étaient contraintes d'avorter, parfois à quelques semaines de leur accouchement. Les cas d'abandons et d'infanticides, par étouffement le plus souvent, ne se faisaient pas rares non plus lors que le sexe de l'enfant n'était pas déterminé (souvent dans les villages les plus reculés, faute de matériel médical).

C'est seulement en 2015 que cette loi fut abolie, fixant le nombre maximal, non plus à un, mais deux enfants par famille. Il serait illusoire de se dire que ce changement de politique résulte d'une prise de conscience collective. La raison est encore une fois démographique puisqu'elle permettrait de pallier des problématiques engendrées par le vieillissement de la population.

Concours organisé
en partenariat avec l'UCO